ON FAIT CE QU'ON PEUT, ET NON PAS CE QU'ON VEUT,

COMÉDIE-PROVERBE,

A DEUX ACTEURS;

PAR M. DORVIGNY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *en* 1779.

Prix, 1 liv. 4 sols.





A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXIV.

PERSONNAGES	ACTEURS.
M. FRANVILLE, Entrepreneur de Spectacles.	*M. Beaulieu.*
UN SOUFFLEUR.	
UN VALET Allemand.	
Le Beau LÉANDRE.	
M. POINTU, ivre.	*Joués par*
Madame POINTU, bègue,	*M. Volange.*
L'ABBÉ.	
LE FIACRE.	
LE COMMISSAIRE.	

La Scène est dans le Sallon de M. Franville.



ON FAIT CE QU'ON PEUT,

COMÉDIE-PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

FRANVILLE, *seul, devant un Bureau, avec plusieurs Lettres ouvertes.*

PARBLEU! c'est une cruelle chose qu'une entreprise nouvelle! Où diable avois-je l'esprit quand j'ai imaginé de me mettre à la tête d'un Spectacle! Mon Théâtre est construit, à la vérité; mes Décorations sont prêtes, c'est bien quelque chose; mes Pièces sont commandées.... Il ne me manque plus que des Acteurs pour les jouer..... Voici vingt lettres de Sujets qui se proposent; mais la peur que j'ai de faire de mauvaises acquisitions, m'a retenu jusqu'à présent; il faut pourtant finir.... Voyons, récapitulons un peu ces lettres; & au risque d'être trompé, répondons à quelques-unes. Relisons d'abord celle-ci. (*Il lit une lettre.*)

Monsieur, mes pleurs qui tombent dans mon cornet ont rendu mon encre si blanche, que vous aurez peine à lire ma lettre. — Voilà un beau début! — *Excusez*

une malheureuse fille, *la voix me manque & la main me tremble ; & si vous pouviez me voir dans l'état où un infidèle m'a réduite....* — Ah ! c'est un beau désespoir ! Oui, voilà une vocation bien favorable pour la Comédie. Voyons un peu l'emploi que la Demoiselle compte prendre. Les Amoureuses, apparemment ? —*Hum ! hum ! j'ai dix-huit ans.* —C'est le bon âge. — *Taille avantageuse....* C'est ce qu'il faut. — *Figure fort revenante*, *sur-tout lorsque je suis de bonne humeur.* — Apostille intéressante ; on aura soin d'égayer la Demoiselle. — *Je jouerai les Ingénuités*, *les Agnès.* — Ah ! Madame l'Ingénue ! il y a conscience. C'est s'y prendre un peu tard !... Serviteur à votre ingénuité. (*Il jette la lettre.*) Voilà pourtant de ces Agnès comme on en rencontre avec connoissance de cause....

SCENE II.

FRANVILLE, LE SOUFFLEUR.

(*Il parle en nazillant & grimaçant un peu.*)

LE SOUFFLEUR.

MONSIEUR, je suis bien votre serviteur, j'ai l'honneur de vous saluer, je vous souhaite bien le bon jour, Monsieur.

FRANVILLE, *le contrefaisant*

Et moi pareillement, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votte service, Monsieur ?

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire, Mon-

ſieur, qu'un mot.... Si c'étoit un effet de votre complaiſance de vouloir bien m'interrompre, ſans m'écouter, ça ſera fait tout de ſuite; Monſieur, ça ſera fait tout de ſuite, je n'ai qu'un mot.

FRANVILLE.

Eh bien! Monſieur, tout de ſuite; dites-le ce mot, Monſieur, dites-le. (*A part.*) C'eſt un original dont il faut que je m'amuſe.

LE SOUFFLEUR.

Monſieur, j'ai entendu dire que....

FRANVILLE.

Eſt-il poſſible, Monſieur? Comment! vous avez entendu dire que....

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monſieur, c'eſt par voix indirecte; il m'eſt revenu que....

FRANVILLE.

Comment! Monſieur, cela vous eſt revenu!

LE SOUFFLEUR.

Aſſurément, Monſieur, je n'en impoſe pas; il court un bruit que....

FRANVILLE.

Comment donc; mais ce bruit-là eſt inquiétant, au moins!..? Et vous dites, Monſieur, que....

LE SOUFFLEUR.

Eh bien! mais, Monſieur, je dis qu'on dit que vous avez dit que vous faiſiez une Troupe de Comédiens?

FRANVILLE.

On dit cela, Monſieur?

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monſieur.... Et comme je me trouve ſans

place, moi, pour le moment; ce qui ne prouve rien, voyez-vous, parce que tous les jours, vous ſentez bien, on eſt dans le cas de....

FRANVILLE.

Aſſurément.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien! Monſieur, je viens vous propoſer mes talens.

FRANVILLE.

Vos talens, Monſieur! Cela n'eſt pas de refus; dans quel genre ſont-ils?

LE SOUFFLEUR.

Mais, Monſieur, en tout genre; pour ce qui eſt en fait de Tragédie, de Comédie, & même d'Opéra, Monſieur.

FRANVILLE.

Comment! Monſieur, eſt-ce que vous chantez?

LE SOUFFLEUR.

Non, Monſieur; au contraire, je ne chante pas. Je chanterois bien, ſi je voulois; mais je vous conviendrai d'une choſe: je n'ai pas d'oreille.

FRANVILLE.

Pas d'oreille? Ah! cela vous plaît à dire.

LE SOUFFLEUR.

Oh! Monſieur, c'eſt une politeſſe de votre part; mais je ne veux pas vous tromper.

FRANVILLE.

C'eſt bien honnête. Monſieur eſt pour les Tragédies, apparemment? Monſieur déclame?

LE SOUFFLEUR.

Déclame? Non. Je l'aimerois aſſez la Tragédie; mais je vous avouerai encore une autre choſe: j'ai la voix fauſſe dans le haut.

FRANVILLE.

Ah! c'eſt dommage.... Vous êtes obligé comme cela de vous borner à la Comédie?

LE SOUFFLEUR

La Comédie, moi? Ah! bien oui! belle bagatelle! je m'amuſe bien à cela, ma foi!

FRANVILLE.

Comment! vous ne chantez, ni déclamez, ni ne jouez la Comédie? Que diable faites-vous donc dans les Pièces?

LE SOUFFLEUR.

Ah! ce que j'y fais? Je les ſouffle, Monſieur, je les ſouffle.

FRANVILLE.

Ah! vous les ſoufflez?

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monſieur, je les ſouffle, & bien même; je m'en vante, encore, & on ne peut pas m'ôter ça, voyez-vous?

FRANVILLE.

Je vous en fais mon compliment, Monſieur; vous pouvez ne m'être pas inutile; mais je ſerois charmé de vous connoître un peu.

LE SOUFFLEUR.

Me connoître? Ah! parbleu, c'eſt bien aiſé. Il n'y a pas grand'choſe à vous dire pour ça. Je ne vous parlerai pas de ma taille, vous ne la voyez pas. Je ſuis tout enveloppé dans ce manteau.... Mais, qu'eſt-ce que cela vous fait? Que ma taille ſoit élégante ou non, avantageuſe ou raccourcie, tout ça eſt égal. Pourvu que j'atteigne à la trappe, c'eſt tout ce qu'il faut, n'eſt-il pas vrai?

FRANVILLE.

Oui, c'eſt la meſure tout juſte.

LE SOUFFLEUR.

Pour mes jambes, je n'ai rien à vous en dire non plus. Que vous importe, en effet, qu'elles ſoient droites ou cagneuſes, arquées ou bancales? Toute la beſogne d'un Souffleur ſe fait aſſis.

FRANVILLE.

Vous avez raiſon.

LE SOUFFLEUR, *grimaçant.*

Je ne ſais pas, Monſieur, ſi vous trouvez ma figure bien revenante?

FRANVILLE.

Mais elle n'eſt pas mal.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien! tout ça ne fait encore rien à la choſe. Quand je ſerai là, moi, (*montrant le trou*,) le Public ne verra mon viſage que par derrière.

FRANVILLE, *à part.*

Il n'y perdra pas.

LE SOUFFLEUR.

Toute l'explication que j'ai à vous donner, ſe réduit donc à trois points: l'intelligence, l'œil & la voix... Pour l'intelligence, la modeſtie m'empêche de vous dire là-deſſus tout ce qui en eſt. J'ai un principe, moi; c'eſt qu'il ne faut jamais ſe vanter en face de ſoi-même, ſans quoi faut rougir, & il y a des gens que ça embarraſſe... Mais pour le regard, ah! perſonne ne l'a plus vif que moi, pour lire d'un coup-d'œil deux Vers à la fois. Et de mes deux yeux, tandis que l'un ne perd pas de vue le Livre, l'autre continuellement fixé ſur l'Acteur, obſerve ſon maintien, devine ſon embarras & prévient ſon ſilence.

FRANVILLE, *à part.*

Le beau portrait! Il me ſemble voir un colimaçon à la découverte, un œil à droite & l'autre à gauche.

LE SOUFFLEUR.

Pour la voix, comme je vous dis, je ne l'ai pas imposante dans le haut; mais elle est moëlleuse dans le médium, & par le mécanisme adroit de l'articulation, faisant un porte-voix de mes lèvres, personne ne parle bas plus intelligiblement que moi. Souvent même dans ces momens où la scène se passe au fond du Théâtre, l'Acteur, emporté par la passion, ou trop éloigné de moi pour m'entendre, a reconnu son Vers, au seul mouvement de mes lèvres.

FRANVILLE.

Tubleu! c'est tirer le talent à l'alambic.

LE SOUFFLEUR.

Il y auroit encore un détail à vous faire sur la main. Le Souffleur ordinairement copie les Répertoires, est-il vrai? Je ne vous dis rien de mon écriture; mais, tenez, en voilà un échantillon; vous avez des yeux, je m'en rapporte à vous. (*Il lui montre un papier.*) Vous ne voyez que de la commune, au moins, l'écriture de tous les jours; mais nous avons la moulée pour les grandes occasions, & le trait pour les coups d'éclat; à présent, Monsieur, décidez-vous.

FRANVILLE.

Monsieur, si vos talens répondent à l'idée que vous m'en donnez, je serai charmée de vous avoir; mais permettez-moi de vous essayer auparavant: si-tôt que ma Troupe sera assemblée, nous commencerons des répétitions, & là, vous serez à même de vous faire connoître. Voici un billet d'entrée avec lequel les portes du Théâtre vous seront ouvertes.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien! je ne manquerai pas de m'y présenter;

en attendant, je suis bien votre serviteur, Monsieur; j'ai l'honneur de vous saluer, je vous souhaite bien le bon jour, Monsieur. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

FRANVILLE, *seul.*

VOILA un plaisant Monsieur! S'il souffle comme il parle, cela doit être intéressant. Voyons mes autres lettres. (*Il va se mettre à son Bureau.*)

SCENE IV.

FRANVILLE, *assis*, UN VALET *Allemand.*

LE VALET, *à part, du haut du Théâtre, en voix ordinaire.*

VOYONS s'il me reconnoîtra.... Ah! Monsieur le Directeur, vous voulez essayer les gens!... Oh bien, je vais de mon côté essayer un peu votre patience.

FRANVILLE *se retournant, l'apperçoit.*

Qui est là?

LE VALET, *en baragouin.*

Serfiteur, Monsir.

FRANVILLE.

Que demandez-vous, l'ami?

LE VALET.

Monsir, l'y être un petit lettre.

FRANVILLE.

Donnez. (*Il lit.*) « Monsieur, avec l'envie que

» j'ai de jouer la Comédie, si la Nature m'avoit » gratifié de six pieds de hauteur & de poumons à » la Romaine, je me serois jetté à corps perdu dans » les Tyrans ou dans les Héros, & je choisirois un » autre champ que votre Théâtre pour développer » mes talens, mais je suis à peu près de la taille d'un » bel épi de bled de Turquie, & ma tige n'a guères » que cinq pieds au-dessus de la terre, cela me dé- » termine pour les rôles comiques, & je vous offre » ma médiocrité; j'ai d'ailleurs un assortiment de » bonne volonté, d'intelligence & de mémoire, » avec un fond de gaieté & une extrême envie de » rire aux dépens de qui il appartiendra. Comme » je sais que vous n'aimez pas à acheter chat en » poche, je vous préviens que je vous mettrai à » même de m'essayer avant de conclure, & si ma » petite provision peut vous convenir, nous passe- » rons un bail ensemble. J'ai l'honneur, &c».

Du moins il a de la conscience celui-là, je suis curieux de connoître l'écrivain. (*au Valet*). Mon ami, dites à votre Maitre que s'il veut me faire le plaisir de me venir voir, nous nous arrangerons ensemble. (*Le Valet le regarde sans lui répondre.*)

FRANVILLE.

Entendez-vous, mon enfant?

LE VALET.

Monsir, il parle pour moi.

FRANVILLE.

Oui, je vous prie de dire à celui qui vous envoie qu'il vienne me voir.... mais dites-moi, que fait-il ce Monsieur là?

LE VALET.

Monsir, javre apporté un lettre, chattendre un réponse.

FRANVILLE.

Eh! bien, je vous l'ai faite.

LE VALET.

Monſir, ché temante pardon, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Je vous demande à préſent qui eſt celui qui vous envoie ; ce qu'il fait?

LE VALET.

Monſir, excuſez-moi, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Vous n'entendez pas. Cela eſt pourtant clair; je ne ſaurois m'expliquer mieux.... Je vous demande quel eſt ſon état, ſa profeſſion.

LE VALET.

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE.

Ah! il écrit.... Et-ce un homme de Lettres? Eſt-ce un Commis, un Secrétaire?

LE VALET.

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE.

Eh non, ce n'eſt plus cela que je vous demande; (*à part.*) il ne comprend rien, j'aurai plutôt fait de le renvoyer; (*haut*), allez dire à votre Maitre qu'il vienne me voir, nous cauſerons enſemble.

LE VALET, *avec impatience.*

Mais, Monſir, eſt-ce que fous n'ententre pas auſſi, chattendre ein réponſe depuis trois heures.

FRANVILLE, *de même.*

Mais, morbleu, eſt-ce que vous êtes ivre? Voilà vingt fois que je vous la répète.

LE VALET.

Ecrire, fous, Monfir.

FRANVILLE.

Mais, je n'ai rien à lui écrire, dites lui cela. (*Le Valet impatienté s'affied fans répondre.*) Ah! parbleu, celui-là eft réjouiffant! Vous êtes familier, l'ami.

LE VALET.

Ecrire, fous, encore ein coup, écrire, ché n'entendre pas.

FRANVILLE.

Où diable a-t-on déterré un pareil Commiffionnaire? Comment! vous ne comprenez pas ce que je vous dis?

LE VALET.

Tarteifle! fous l'y être fou donc? Quand je dire ché n'entendre pas, ententre-fous, ou n'ententre pas encore, écrire.

FRANVILLE.

Pefte foit de l'animal! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il eft fourd. (*Il lui crie à l'oreille.*) Eft-ce que vous êtes fourd?

LE VALET.

Ah gouth! ah gouth! ïa fourd.

FRANVILLE.

Le diable l'emporte! Il y a deux heures que je me caffe la tête la bien à propos! Écrire, je comprends actuellement.... (*Il lui fait figne.*) Attendez un inftant.

LE VALET.

Ia, ïa, écrire fous, écrire.

FRANVILLE *lui donne le billet qu'il vient d'écrire.*

Allez, Monfieur écrire, allez.

LE VALET *va & revient sur ses pas.*

Monsir.

FRANVILLE.

Eh bien! quoi? que faut-il? encore écrire?

LE VALET.

Fous faire la Comédie.

FRANVILLE, *à part.*

Que veut-il dire?

LE VALET.

Ché aussi capable pour faire. Quand fous il donne moi peaucoup l'argent, ché vas chouer pon, peaucoup, pon.

FRANVILLE.

Comment! mais je crois qu'il parle de jouer la Comédie.

LE VALET.

Écrire fous, ché n'ententre pas.

FRANVILLE *le pousse dehors.*

Va-t-en au diable avec tes écritures.

LE VALET, *revenant.*

Monsir, je sonne fort pien du cor.

FRANVILLE, *le poussant.*

Va-t-en, va-t-en.

LE VALET, *revenant.*

Je connois fort peaucoup la flûte.

FRANVILLE.

Eh, morbleu, t'en iras-tu?

LE VALET, *à la porte.*

Écrire, Monsir, écrire.

FRANVILLE, *le mettant dehors.*

Oui, oui, je vais t'écrire la porte sur le nez.

SCENE V.

FRANVILLE, *seul.*

PARBLEU, voilà une belle acquiſition à faire, & une jolie converſation que je viens d'avoir! Mais je ne reviens pas de ma ſimplicité. Voilà deux heures que je ne m'apperçois pas que cet animal eſt ſourd, & je veux lui faire entendre raiſon. Si je juge du Maître par le Valet, cela ne m'en donne pas grande idée.

SCENE VI.

FRANVILLE, LE BEAU LÉANDRE.

LÉANDRE.

MONSIEUR, c'eſt pour avoir l'honneur de vous ſouhaiter le bon jour.

FRANVILLE.

Je vous ſalue, Monſieur, peut-on ſavoir ce qui vous amène?

LÉANDRE.

Monſieur, je ſuis tun jeune homme dont auquel vous pouvez faire tout ce qui dépendra de moi.

FRANVILLE.

Je ne comprends pas trop ce que vous me faites l'honneur de me dire.

LÉANDRE.

Je vais tentrer zavec vous ten pour-parler,

Monſieur. J'ai t'eu une inducation proportionnée ta ma naiſſance, qu'eſt très-honnête, étant le fils d'un père qu'eſt zun bourgeois t'honoré dans Paris; mais, comme vous ſavez, Monſieur, un jeune homme ne peut pas demeurer comme un cul de plomb zen une boutique, c'eſt ce qui fait que je me ſuis t'informé de vous, comme par lequel nous pouvons faire un arrangement zenſemble.

FRANVILLE.

Mais quelle feroit votre intention ?

LÉANDRE.

Monſieur, mon intention, ça dépend de vous. Je n'ai pas d'intention, moi.... Quand je dis, je n'en ai pas, c'eſt-à-dire, ſi fait. J'en ai bien tune, mais elle eſt ſubordonnée zà la vôtre.

FRANVILLE.

Eſt-ce que vous auriez envie de jouer la Comédie ?

LÉANDRE.

Monſieur, c'eſt poſitivement zen cette qualité que je viens ta vous.

FRANVILLE.

Monſieur, la Comédie eſt un art bien difficile.

LÉANDRE.

Je n'en ignore pas, la Comédie, c'eſt une choſe très difficile.... Quand je dis difficile, c'eſt-à-dire, il n'y a rien de ſi aiſé; il ne faut que de l'interligence pour ça.

FRANVILLE.

De l'interligence? Oh! il me paroît que vous n'en manquez pas. Avez-vous déja joué quelques fois ?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Non, Monſieur, jamais.... Quand je dis jamais, c'eſt-à-dire, ſi fait..... Je me ſuis eſſayé devant zune glace qui eſt dans la chambre de mon père.

FRANVILLE.

La peſte, vous êtes fort avancé! vous ſavez ſans doute des rôles?

LÉANDRE.

Oh! pour ça, oui, beaucoup.... Quand je dis beaucoup, c'eſt-à-dire, non, je n'en ſais pas, mais c'eſt égal, il ne faut que de la mémoire pour ça.

FRANVILLE.

Oh bien! moi, je vous conſeille de ne pas prendre cet état-là.

LÉANDRE.

A cauſe de pourquoi t'eſt-ce?

FRANVILLE.

Mais pour bien des raiſons.

LÉANDRE.

Encore, dites-moi zen tune, Monſieur.

FRANVILLE, *en appuyant.*

Eh! mais, par exemple, en voilà tune très-forte.

LÉANDRE.

Zen quoi donc, Monſieur?

FRANVILLE.

Eh! parbleu, zen tout.... La première choſe que l'on exige au Théâtre, c'eſt de parler correctement le François.... & franchement.... vous me paroiſſez avoir un certain accent....

LÉANDRE.

C'eſt zun rien ça, Monſieur, je m'en vas vous dire d'où c'que ç'a provient; j'ai tun peu fréquenté ſur le Boulevard du Temple, où ce que j'ai entendu jouer la parade avec attention, & j'en ai contracté zune habitude d'appuyer p't'être un peu trop d'ſus la prononciation. Mais avec zun peu de négligence, Monſieur, je me remettrai zau niveau de tout le monde.

FRANVILLE.

C'eſt plus difficile que vous ne penſez; d'ailleurs vous ne ſavez aucun rôle, & vous ne pourriez pas m'être utile.

LÉANDRE.

Monſieur, pardon, excuſe. Quand je dis je ne fais taucun rôle, c'eſt-à-dire, ſi fait, j'en ſais bien, mais ce ſont des petites Comédies toutes entières, & ſi vous voulez je vas tavoir l'honneur de vous en jouer une à moi tout ſeul.

FRANVILLE.

A vous tout ſeul! cela doit être curieux.

LÉANDRE.

Monſieur, je m'en fais fort.

FRANVILLE, *à part.*

Il n'eſt qu'onze heures; je n'ai rien à faire juſqu'à midi, amuſons-nous de ſon extravagance. (*Haut.*) Allons, Monſieur, je vous écoute.

(*Il s'aſſied.*)

LÉANDRE.

Eh bien! Monſieur, voilà que je m'y mets: zil eſt bon de vous figurer qu'il y a tune priſon deſſus

l'Théâtre, voilà justement zune table & des chaises.... Je suis tun Militaire dont auquel sa Maitresse lui a fait zune infidélité; au fort de ma colère j'ai défalté: la Marichaussée m'a ratrappé, je suis tenfermé. Je commence la Pièce par un monologue à moi tout seul. C'est moi qui parle.

Enfin je suis ten cage....

Ici, je prends une grosse voix pour faire le Soldat, parce que c'est le zéro de la Pièce.

FRANVILLE.

C'est bien pensé.

LÉANDRE, *déclame ridiculement.*

Enfin je suis ten cage! ô perfide Maitresse!
C'est pour votre inutile & cruelle Duchesse,
Que votre Amant bientôt perdra le goût du pain!

A présent, Monsieur, la fille entre dans la prison. Le monologue devient à deux. Elle s'écrie.

Ah! cher z'Amant, hélas!

Vous voyez, Monsieur, que je prends ma voix dans le clair. C'est pour imiter la fille.

FRANVILLE.

C'est fort bien, Monsieur.

LÉANDRE.

Le Soldat lui répond d'un air sévère:

Que cherchez-vous tici?
Venez-vous près de moi faire le bon apôtre?
Allez, jamais mon œil ne reverra le vôtre.

La fille lui dit za ça:

Mon ami, c'est mon ch'père.

Mais le Soldat lui répond tout net :

Votre ch'père eſt un ſot & vous tune.... Suffit.

La fille qui commence à ſe piquer, lui dit :

Mais calmez-vous tun peu,
Je ne ſuis poit mariée, & ce n'étoit qu'un jeu.

Le Soldat tombe des nues.

Qu'un jeu ? Ah ! malheureux !

Il ſe jette la tête & les deux mains ſur la table, en appuyant bien fort; plus il fait du bruit en cognant, & plus le coup de Théâtre eſt frappant.

FRANVILLE.

Je le crois.

LÉANDRE.

Ici, Monſieur, le père entre : le monologue continue toujours; mais il devient à trois perſonnes.

FRANVILLE.

Fort bien.

LÉANDRE.

Je prends une voix caſſée pour le père, parce que c'eſt z'un Invalide.... (*Il déclame en tremblant.*)

Mon ami, pour tè voir, j'ai dans le voiſinage,
Viſité les bouchons, couru tout le Village.
Enfin je viens t'ici, ſans trop ſavoir pourquoi;
Mais je ſuis t'enchanté d'abord que je t'y voi.

Pas du tout, Monſieur, v'là que pour découvrir le pot au noir, la fille qui étoit ſortie, rentre en criant :

Ah ! Ciel ! tout eſt perdu ! Papa, c'eſt pour quatre heures.

Le père demande.

Eh quoi ! qu'a-t-il donc fait ?

La tante qui est venu là aussi aussi, répond :

C'est qu'il a désalté.

Le père qu'est pus futé qu'eux tous, dit :

Si j'avois le nez fin, je m'en serois douté.

Sa tante qui fond zen larmes, lui dit :

Pour la dernière fois, embrasse donc ta tante, mon enfant. (*Elle tombe sur lui.*) LE PERE. Mon ami.) *Il tombe sur elle.* (LA FILLE. Cher z'Amant. (*Elle tombe sur lui.*) LE SOLDAT. Chère z'Amante. (*Il tombe sur elle.*)

Et les voilà tous quatre en attitude dans les bras des uns des autres, ce qui forme un tableau superbe ; alors les Grenadiers paroissent, & l'on entend. Poun, poun, poun.

FRANVILLE.

Qu'est-ce que cela ?

LÉANDRE.

Ça, Monsieur ? c'est l'intérêt de la Pièce ! c'est le tambour. Poun. Au second coup, l'Amant revien zà lui, & dit zà la fille :

Adieu, séparons-nous ; car voici le moment
Qui doit de cette Pièce hâter le dénouement.
Reçois cette embrassade ; & s'il faut que je meure ;
Crois-moi, mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.

Là-dessus la fille s'évanouit comme de raison, ainsi que tout le monde ; alors les Grenadiers emmènent le Soldat ; il monte l'escalier de bois en se retournant trois fois, joignant les mains au Ciel, comme pour dire, tout est dit. Il s'en va avec un

grand courage.... Si-tôt qu'il eſt parti, l'Invalide ſe relève, & dit aux autres :

Déſévanouiſſons nous, & courons ſur la place ;
Car je viens de rêver qu'il obtiendroit ſa grace.

Et ils partent ; tout de ſuite la toile ſe lève, le Soldat vient d'avoir ſa grace, il eſt entouré du Peuple, la fille les pouſſe à droite & à gauche : où eſt-il, où ſont-ils ?

Ah ! rangez-vous, rendez-moi mon Amant,
Que je l'embraſſe en cet heureux moment.

Ici, Monſieur, v'là le coup de Théâtre, le Soldat la reçoit dans ſes bras, & leur dit à tous avec dignité :

Vous m'aviez fait zun tour qui paſſoit raillerie,
Et moi, j'avois mal pris votre plaiſanterie ;
Ça prouve, mes enfans, que dans ce jeu fatal,
Nous avons t'éu tous plus de peur que de mal.

Voilà, Monſieur, de quoi zy retourne, & la Pièce eſt finie.

FRANVILLE.

Monſieur, je vous fais mon compliment, & voici une ſcène qui me donne de vous la meilleure idée.

LÉANDRE.

Eh ben ! Monſieur, nous n'avons qu'à faire un petit arrangement zenſemble.

FRANVILLE, *à part.*

Je veux m'en amuſer encore. (*Haut.*) Monſieur, je ne puis rien conclure pour le moment. J'attends mon Aſſocié, & ſi vous voulez me faire le plaiſir de reſter à dîner avec nous, nous parlerons d'affaires ; il ſera charmé de vous entendre.

LÉANDRE.

Eh ben! Monſieur, avec plaiſir; j'ai z'une petite affaire ici près, j'y vas faire un petit tour, & je reviendrai.

FRANVILLE, *le retenant.*

Oh! non, je vous en prie, ne ſortez pas, nous allons nous mettre à table; en attendant, voici un Cabinet qui donne ſur la rue, entrez-y pour vous diſſiper; ſi vous voulez lire, il y a des Comédies.

LÉANDRE, *entrant dans le Cabinet.*

Ah! volontiers, Monſieur; je ſuis taffectionné à la lecture.

FRANVILLE, *lui parlant de deſſus le Théâtre.*

La Bibliothèque eſt à droite; voyez-vous?

LÉANDRE, *dedans le Cabinet.*

Oui, Monſieur, j'ai tun Livre en main.

FRANVILLE.

Si vous voulez répèter quelques ſcènes, il y a une glace auſſi.

LÉANDRE, *toujours du Cabinet.*

Oui, Monſieur; j'en ai déja t'eu l'intention.

FRANVILLE.

Si cependant vous aviez quelques beſoins dehors, il y a une porte qui s'ouvre ſur la rue.

LÉANDRE.

Je vous remercie, Monſieur; me voilà t'avec un Livre, & je vous prie de ne plus penſer z'à moi.

FRANVILLE

Bon, bon, amuſez-vous.... Nous allons bien rire à ſes dépens... Mais j'entends quelqu'un; c'eſt ſans doute mon Aſſocié. Il ne ſauroit venir plus à propos.

SCENE VI.

M. EUSTACHE POINTU, FRANVILLE.

M. POINTU, *ivre.*

VOTRE ferviteur de tout mon cœur.

FRANVILLE, *à part.*

Quelle diable de vifite eft-ce-là ? (*Haut.*) Que voulez-vous, Monfieur ?

POINTU.

Mon cher Monfieur, vous voyez un homme accablé d'affliction.

FRANVILLE, *à part.*

Il y paroît.

POINTU.

Il m'eft impoffible de porter....

FRANVILLE, *à part.*

Tout le vin qu'il a bu.

POINTU.

De porter le quart de mes chagrins... J'ai perdu...

FRANVILLE, *à part.*

La raifon.

POINTU.

J'ai perdu la gaieté... & je fuccombe fous le poids de....

FRANVILLE, *à part.*

Sous le poids de l'ivrognerie.

POINTU.

Sons le poids de ma douleur.

FRANVILLE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

POINTU.

Monſieur, j'ai des chagrins domeſtiques. J'ai une Servante qui me vole.

FRANVILLE.

Il faut la mettre à la porte.

POINTU.

Ce n'eſt rien que cela, Monſieur; j'ai une femme qui eſt mon tourment; quand elle étoit jeune, elle me faiſoit, (*hoquet*) elle me faiſoit enrager; mais j'en venois à bout, parce que j'étois jeune auſſi. A préſent qu'elle eſt vieille, elle ne peut plus, (*hoquet*) elle ne peut plus me ſouffrir, elle me reproche tout. Je n'ai qu'une conſolation, c'eſt de boire un petit coup de tems en tems, avec modération cependant; il n'y paroît jamais. Eh bien! Monſieur, je ne ſais pas comment diable elle fait ſon compte: je ne peux pas avaler un verre de vin qu'elle ne s'en apperçoive auſſi-tôt.

FRANVILLE.

Elle eſt donc bien maligne ?

POINTU.

Oh! c'eſt un démon.... Tenez, Monſieur; par exemple, aujourd'hui, on ne ſe douteroit pas que j'aie bu. Eh bien! croiriez-vous, je n'oſe pas rentrer à la maiſon. Si-tôt qu'elle va me ſentir ſeulement, elle va me faire un ſabat d'enragé, & cependant je n'ai pas l'haleine chargée du tout....

Tenez, voyez plutôt. (*Il lui fait un hoquet sur le nez.*)

FRANVILLE.

Pouah! retirez-vous donc, Monſieur.

POINTU.

Non, c'eſt pour vous faire ſentir....

FRANVILLE.

Oh! parbleu, je le ſens de reſte.

POINTU.

Ce n'eſt rien que tout cela, Monſieur, ça n'attaque que le tempérament, ça.... Mais ce que je vas vous dire, attaque l'honneur.

FRANVILLE.

Ceci devient ſérieux, Monſieur; il y a de l'indiſcrétion à compter ainſi des affaires de cette conſéquence à des gens qu'on ne connoît pas, & je vous prie de me diſpenſer de vous écouter.

POINTU.

Pardonnez-moi, Monſieur, la choſe peut vous regarder, & je vous prie en grace de m'entendre.

FRANVILLE.

Eh bien! Monſieur, parlez donc.

POINTU.

Primo d'abord, Monſieur, il vous faut ſavoir que je ſuis Bourgeois de Paris, établi depuis trente ans à la Butte Saint-Roch; j'ai paſſé tous les grades de ma profeſſion, & maintenant je ſuis Syndic de ma Communauté; voilà qui met une famille dans une belle paſſe. Eh bien! Monſieur, j'ai un fils qui eſt un mauvais ſujet, un vaurien, Monſieur.

FRANVILLE.

Voilà qui eſt fâcheux.

POINTU.

Croiriez-vous, Monſieur, que ce miſérable-là, qui eſt en état d'aller à tout, n'a jamais voulu apprendre de métier. Il s'eſt mis dans la tête d'étudier pour jouer la parade ; il va par les rues avec un habit tout galonné, & il ſe fait appeller le beau Léandre, plutôt que de ſe nommer, comme ſon père, Euſtache Pointu. Ça ne crie-t-il pas vengeance ?

FRANVILLE.

Il a tort. Comment, Monſieur, vous êtes le père d'un jeune homme qui porte un habit....

POINTU.

Oui, mon cher Monſieur, je ſuis ſon propre père.

FRANVILLE.

Effectivement, je vous regardois, & je vous trouvois un air de reſſemblance.

POINTU.

C'eſt bien naturel.... Tenez, mon cher ami, dans tout ça, je vous regarde comme mon ſauveur. J'ai dans la tête un projet pour punir ce coquin-là, pour me venger de ſa mère, & pour me contenter, moi, ſans qu'on ait rien à me reprocher.

FRANVILLE.

Eh ! comment cela ?

POINTU.

Mon ami, mon fils veut ſe déshonorer, je l'abandonne à ſon malheureux ſort ; ma femme me dit tous les jours de quitter la maiſon, je

n'y remettrai pas le pied. Vous êtes Directeur de Comédie, vous ? Eh bien ! vous n'avez qu'à m'engager.

FRANVILLE.

Vous engager ! Ah ! parbleu, en voilà une bonne ! Pour jouer les ivrognes, donc ?

POINTU.

Pourquoi pas ? C'est un excellent marché pour vous ; j'ai du naturel, d'abord ; je n'aurai pas d'étude à faire, & je vous promets d'être toujours dans le caractère de mon rôle. Qu'en dites-vous, mon cher ami ? Répondez-moi ?

FRANVILLE, *à part.*

Il me vient une idée. Je veux le mettre tête à tête avec son fils, & jouir un peu de leur surprise.

POINTU.

Eh bien ! mon ami, répondez donc ?

FRANVILLE.

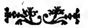
Monsieur, nous pourrons nous accorder ; mais j'attends ici quelqu'un, faites-moi l'amitié de rester à dîner avec moi. Passez un instant dans ce Cabinet, je vais vous y rejoindre, & nous parlerons à notre aise.

POINTU.

Eh bien ! mon ami, ne vous gênez pas. Je vais vous attendre. (*Il entre.*)

FRANVILLE, *à part.*

Il ne s'attend pas à la rencontre : écoutons.



SCENE VII.

FRANVILLE, *sur le Théâtre.*

(*On entend l'autre qui parle avec différentes voix.*)

EN DEDANS.

EH quoi! c'eſt vous, mon père.... Comment, coquin, te voilà ici..... Eſt-ce que vous connoiſſez Monſieur le Directeur?... Miſérable! n'as-tu pas de honte?... Mais, mon père.... Tais-toi, tu es un gueux, un mauvais ſujet.

FRANVILLE.

Je rirois bien, s'il alloit lui donner une petite correction paternelle.

EN DEDANS.

Mais, mon père, quand zon a tune inclination.... Coquin, ſi tu me parles encore de cela, je te déshérite.

FRANVILLE.

Ah! parbleu, je ſerois curieux de ſavoir lequel eſt le plus fou des deux. Si le fils ſavoit la propoſition que le père m'a faite, cela lui fourniroit la réplique.... Si mon Aſſocié pouvoit venir!.... Mais, quelle eſt cette Dame?



SCENE VIII.

MADAME POINTU, *bègue*, FRANVILLE.

FRANVILLE.

MADAME, puis-je vous être bon à quelque chose?

Madame POINTU, *en colère.*

Né, né, né, n'êtes-vous pas Mon, monsieur F. F. Fr, Franville?

FRANVILLE.

Franville, Madame, pour vous obéir.

Madame POINTU.

Fr, Fr, Franville, oui, ju, ju, justement; j'em, j'em, j'embrasse vos genoux.

FRANVILLE.

Eh! Madame, que faites vous?

Madame POINTU.

Je me fi, fie à vos bontés.

FRANVILLE.

Que voulez-vous, Madame?

Madame POINTU.

Je veux vous faire pi, pi, pi, pitié.

FRANVILLE.

Mais, levez-vous, Madame, & parlez.

Madame POINTU.

Non, il faut que je me soulage en pleurant à vos pieds. Ah, ah, ah, ah, (*Elle pleure.*)

FRANVILLE.

Ah! voilà un autre genre de folie.

Madame POINTU.

Ah! Monſieur, je ſuis pleine de ca, ca, ca, calamités & de cha, chagrins.

FRANVILLE.

Eh! que puis-je faire pour vous?

Madame POINTU, *ſe relevant.*

Ah! Monſieur, vous avez des pou, des pou, pouvoirs ſuffiſans pour eſſuyer mes mes larmes.

FRANVILLE.

Eh, comment, Madame?

Madame POINTU.

En faiſant ca-cas de mes prières, il faut me rendre le congé de mon fils.

FRANVILLE.

De votre fils?

Madame POINTU.

Oui, vous êtes ſon Ca Ca Capitaine.

FRANVILLE.

Moi, Madame?

Madame POINTU.

Oui, Monſieur, vous f. f. faites ſemblant de ne pas m'entendre, mais je ſais tout. Voilà la lettre que vous venez de lui écrire.

FRANVILLE *prend la lettre, & lit haut.*

» Monſieur, je ne puis terminer avec vous ſans » vous connoître, ainſi faites-moi l'amitié de paſſer » chez moi demain, & ſi vous pouvez me conve- » nir, je vous ferai votre engagement ».

Mais c'eſt la lettre que j'ai donnée à ce Valet Allemand, à ce ſourd?

Madame POINTU.

Oui, Monſieur, c'eſt pour mon fils.

FRANVILLE.

Ah! je ſoupçonne quelque choſe. Votre fils, n'eſt-ce pas un jeune homme qui porte un habit couleur de roſe, galonné en argent?

Madame POINTU.

Juſtement, Monſieur, un gen gen gentil garçon, qui me reſſemble un peu.

FRANVILLE.

C'eſt cela. Et n'avez-vous pas un mari qui....

Madame POINTU.

Ah! Monſieur, mon mari eſt un co co coquin qui boit toute la journée, & qui tous les ſoirs fait ca ca carillon dans la maiſon.

FRANVILLE.

Ah! parbleu! nous y voilà. Vous êtes donc Madame Pointu?

Madame POINTU.

Hélas! oui, Monſieur, depuis que Monſieur Pointu m'a fait prendre ce vilain nom-là.

FRANVILLE.

Écoutez, Madame, êtes-vous curieuſe de voir tout-à-l'heure Monſieur Pointu le père & Monſieur Pointu le fils?

Madame POINTU.

Ah! Monſieur, je leur arracherois les yeux.

FRANVILLE.

Eh bien, Madame, donnez-vous la peine d'entrer dans ce Cabinet, vous ne tarderez pas à les voir.

Madame

Madame POINTU.

De de tout mon cœur. Mais êtes-vous sûr qu'ils ne tarderont pas. Il y a quelqu'un de mes parens qui m'attend à la porte en ca ca carrosse.

FRANVILLE.

Vous allez les voir à l'instant, entrez seulement.

SCENE IX.

FRANVILLE *seul sur le Théâtre. On entend plusieurs voix dans le Cabinet.*

COMMENT! ca ca canailles, vous voilà donc!... Allons, Madame Pointu, de la douceur, qu'est-ce que vous venez faire ici? ... Comment, ma mère, vous venez tici toute seule.

FRANVILLE.

Je crois que l'entrevue va devenir piquante, il n'y manque plus que le Valet Allemand.

EN DEDANS.

Ah! Monsieur le vaurien, je te ferai engager à Saint-Lazare; & toi, vilain ivrogne.... Parbleu, ma femme, il faut que vous ayez bien peu de raison! à peine si j'ai mouillé mes lèvres d'aujourd'hui.... Mais, mon père, après tout.... Taisez-vous, vous êtes un drôle.... Mais, ma mère.... Ah! co co coquin, tu me me perds le respect? Attends, attends, (*Elle frappe avec la béquille.*) ... Ahi, ahi, ahi.... Allons, ma femme, ça passe raillerie.... Tiens, tiens, tiens, tu en auras aussi.... Ahi, ahi!

FRANVILLE, *riant.*

Ah! ah! ah! Parbleu; voilà une excellente matinée pour moi. Si ce pauvre Monſieur de la Rime étoit ici, il me feroit de cela une Comédie toute entière. Ah! ah! ah!

SCENE X.

FRANVILLE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ

MONSIEUR, je vous baiſe les mains.

FRANVILLE.

Monſieur, qu'y a-t-il pour votre ſervice?

L'ABBÉ, *d'un ton précieux.*

Monſieur, je ſuis venu avec une de mes parentes qui avoit à vous parler pour affaire, & je l'attends à la porte depuis aſſez longtems.

FRANVILLE.

Ah! vous demandez Madame Pointu, ſans doute?

L'ABBÉ.

Oui, Monſieur, elle m'a dit que vous aviez engagé ſon fils, & je viens joindre mes prières aux ſiennes, pour obtenir de vous ſon congé

FRANVILLE.

Monſieur, Madame Pointu s'eſt trompée, je ne ſuis point Militaire, je ſuis Directeur de Comédie, & Monſieur ſon fils n'eſt point engagé.

L'ABBÉ.

Ah! Monſieur eſt Directeur de Comédie?

FRANVILLE.

Oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

C'eſt une belle choſe que la Comédie, & pour laquelle, ſelon moi, il faut bien des talens. Par exemple, Monſieur, c'eſt un de mes goûts dominants.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, vous aimez la Comédie?

L'ABBÉ.

Oui, Monſieur, je l'idolâtre, & depuis très-long-tems j'en ai fait une étude particulière.

FRANVILLE.

Dans quel genre, Monſieur, eſt-ce pour la jouer vous-même, ou pour compoſer des Pieces?

L'ABBÉ.

Monſieur, j'aurois beaucoup aimé à la jouer moi-même; mais j'ai les paſſions ſi fortes & la poitrine ſi délicate, qu'elle n'auroit jamais pu ſuffire à la vivacité de mes expreſſions. J'aurois pu de même m'adonner à la compoſition, mais malheureuſement je viens trop tard. Je trouve dans Moliere, dans Corneille & dans Racine à-peu-près ce que je penſe tous les jours, & je ne peux pas écrire. Nos eſprits étant formés ſur le même modèle, je reſſemblerois néceſſairement.

FRANVILLE.

Voilà qui eſt fâcheux, le Public y perd beaucoup.

L'ABBÉ.

Sans doute. Mais pour le dédommager & pour

avoir en même tems le mérite de la nouveauté, j'ai donné dans un genre sur lequel personne n'a encore travaillé.

FRANVILLE.

Lequel donc, Monsieur?

L'ABBÉ.

C'est celui des Spectacles à la muette, c'est-à-dire l'art de pouvoir exprimer toutes les passions sans paroles. Oui, Monsieur, après de longues recherches sur le jeu des meilleurs Acteurs de la Capitale & des Provinces, je viens de composer un Traité complet sur la Pantomime, & je vais le proposer par Souscription à tous les Directeurs.

FRANVILLE.

Cela doit faire un ouvrage fort curieux.

L'ABBÉ.

Je vous en réponds : si vous voulez, je vous en réserverai quelques exemplaires.

FRANVILLE.

Vous me ferez le plus grand plaisir, & si je ne craignois d'abuser de votre complaisance, je vous prierois de m'en donner d'avance une petite idée.

L'ABBÉ.

Très-volontiers, Monsieur; nous n'aurions pas le tems d'entrer dans le détail des préceptes, mais je vais vous donner quelques exemples qui vous rendront les effets plus sensibles. Souvenez-vous qu'il n'y a pas de paroles dans ce Spectacle-là, & qu'il faut y suppléer par les attitudes.

FRANVILLE.

J'y suis, Monsieur, j'y suis.

L'ABBÉ.

Figurez-vous donc, Monsieur, deux Armées en présence, les deux Chefs en tête de leurs Troupes, & exprimez-moi le premier mouvement d'indignation qui se passe entre eux. C'est le défi d'Achille, Monsieur; voyez le.

Portez votre jambe en arrière, mettez vivement vos deux poings dans la poche gauche, & tournez la tête à droite avec un œil farouche. Le voici. (*Il fait le geste.*)

Il se battent, Monsieur; l'un des deux Chefs est désarmé par l'autre: exprimez-moi son désespoir.

Frappez un grand coup de poing de la main droite sur le cœur, couvrez-vous le front de la main gauche, renversez la tête en arrière, les yeux fermés, & resserrez les épaules en avant. Le voilà. (*Il fait le geste.*)

A ce mouvement-là, Monsieur, son casque est tombé, sa tête se découvre, & son Vainqueur le reconnoît. C'est sa maitresse, c'est son père, son fils, tout ce que l'on voudra. Jugez du grand étonnement. Le voici, Monsieur:

Renversez-vous, & ployez sur la partie gauche, tendez les deux mains en avant, & restez la bouche ouverte.

(*Il fait le geste.*)

Eh quoi! c'est vous?

L'autre qui le reconnoît alors, lui pardonne sa victoire, & exprime l'amour, la tendresse qui étouffe la rancune; & le voici:

Portez les deux mains sur votre cœur, haussez les épaules, balancez vivement la tête, élancez-vous en l'air, en détachant les mains, & restez sur la pointe du pied.

Ah! trop cher Ennemi, je vous pardonne tout.

Alors les deux Armées se mettent à danser pour célébrer la fête. Voilà le Ballet. Les deux Chefs s'embrassent, & cette Pantomime-là, par exemple, tout le monde la fait.

FRANVILLE.

C'est superbe, Monsieur, je sens toute l'utilité d'un travail aussi précieux.... Mais, pardon, cela vous fatigue trop, &c....

L'ABBÉ.

Non, au contraire.... Tenez, un exemple dans le grand tragique.

« Sous mes pas chancelans, je sens trembler la terre !
» J'entends partir la foudre & gronder le tonnerre !
» Un serpent venimeux me déchire le cœur !
» Dieux ! quels affreux tourmens ! Je succombe, je meurs (*).

Et en voici d'un genre plus tranquille.... Si vous aviez à jouer la Tragédie de Mithridate en Pantomime, comment vous y prendriez-vous ?

FRANVILLE.

Mais,... je serois fort embarrassé, ainsi que vous.

L'ABBÉ.

Moi, Monsieur, point du tout.... Tenez, écoutez le commencement; c'est Xipharès qui parle

(*) En disant ces Vers, l'Acteur roule des yeux égarés; marche à grands pas précipités, ou s'arrête tout-à-coup; se tord les bras, & termine tous ces mouvemens convulsifs par se jetter dans un fauteuil.

à son Confident, lorsqu'il croit Mithridate mort, il lui dit (*):

Ainsi ce Roi (1) qui seul (2) & pendant quarante ans (3),
Lassa tout ce que Rome eut de Chefs importans;
Et qui dans l'Orient (4) balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois (5) la querelle commune;
Meurt, & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils (6) infortunés qui ne s'accordent pas (7).

Croyez-vous que ce petit Traité-là aura quelque succès?

FRANVILLE.

Comment! Monsieur, je vous garantis que cet Ouvrage vous fera le plus grand honneur; quant à moi, j'en retiens plusieurs Exemplaires, & j'en veux fournir à chaque Comédien que j'engagerai; mais il est tard, faites-moi l'amitié de dîner avec moi, nous parlerons plus amplement de votre Ouvrage.

(*) En déclamant ce morceau, l'Acteur fait des gestes ridicules; mais cependant analogues aux Vers qu'il débite, & il les explique à mesure au Directeur, qui ne les comprend pas.

(1) Il tourne sa main sur sa tête, pour indiquer la Couronne.

(2) Il montre son pouce.

(3) Il présente quatre fois ses dix doigts ouverts.

(4) Il fait avec ses deux mains l'image de la bascule.

(5) Il tourne plusieurs fois ses deux mains sur sa tête, pour indiquer, dit-il, les Couronnes au pluriel.

(6 & 7) Il montre les deux premiers doigts de chaque main, & les croise, comme quand on excite les chats ou les chiens à se battre.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien honnête, Monsieur; mais ma tante?

FRANVILLE.

Ah! Madame votre tante, je n'y pensois plus; c'est le plaisir que j'ai à vous entendre qui me la fait oublier. Donnez-vous la peine d'entrer dans ce Cabinet, vous allez trouver compagnie. Je vais vous y rejoindre.

L'ABBÉ.

Ma Tante y est donc, Monsieur?

FRANVILLE.

Oui, Monsieur, & d'autres personnes de votre connoissance. (*L'Abbé entre.*)

SCENE XI.

FRANVILLE, *seul.*

AH! parbleu, nous allons faire un petit dîner de famille, qui, j'espère, sera bien réjouissant. Voyons un peu comment on le reçoit. Écoutons.

(*Il va pour écouter à la porte.*)

SCENE XII.

FRANVILLE, UN FIACRE.

LE FIACRE, *d'une voix enrouée.*

PARLEZ donc, Monsieur: est-ce qu'on se gobarge de moi, donc, de me faire rester comme une enseigne par le tems qu'il fait?

FRANVILLE.

Que demandez-vous, mon ami?

LE FIACRE.

Par la ventregué! je demande une vieille béquillarde, avec un farluquet d'Abbé, qui m'avont planté là comme pour raverdir.

FRANVILLE.

Il faut attendre un instant, mon enfant.

LE FIACRE.

Ah! jarnonbille! attendre, & mes chevaux donc qui sont-là les bras croisés & qui n'ont rien dans le ventre. Prenez vous par vous-même. Faut-il pas que ces pauvres animaux mangent?

FRANVILLE.

Vous avez raison, mon ami; je vais vous faire parler à Monsieur l'Abbé.

LE FIACRE.

Ah! morgué, parler, je n'ons pas besoin de parlemantage. C'est de l'argent qu'il me faut.

FRANVILLE *entre dans le Cabinet.*

LE FIACRE, *sur le devant du Théâtre.*

Oui, cherche; va, tu les trouveras... Ah! Monsieur le Directeur, vous voulez essayer les gens.

FRANVILLE, *sortant du Cabinet.*

Ah! morbleu! il n'y a plus personne. Ils sont sortis par derrière. (*Il appelle.*) La Pierre! hola, la Pierre! Ce drôle-là est à courir depuis le matin.

LE FIACRE.

Eh ben! Monsieur, où est-ce qu'est donc st'Abbé?

FRANVILLE.

Ma foi, mon ami, je n'en fais rien.

LE FIACRE.

Comment! morgué, vous ne savez pas? Eh! ste vieille, sans dents, est-ce qu'al' est fondue aussi?

FRANVILLE.

Ils étoient dans ce Cabinet qui donne sur la rue; ils s'en seront allés pendant que vous êtes entré.

LE FIACRE.

Ah! ventergué, je ne donnons pas dans ce godan-là, vous les avez cachés quelque part; mais, sarpejeu, je serons payés, ou j'allons faire un beau sabat.

FRANVILLE.

Que veut dire ce drôle-là? Je les ai fait cacher! Allons, va attendre ton monde à la porte, & ne fais pas l'insolent.

LE FIACRE.

Allons donc, note Bourgeois, ne faites donc pas comme ça le gausseur. Mettez la main à la poche, croyez-moi, c'est vote plus court.

FRANVILLE.

Allons, sors d'ici tout-à-l'heure.

LE FIACRE.

Qu'appellez-vous, sors d'ici? Je ne démare pas que je n'ayons de l'argent, déja primo.

FRANVILLE.

Et moi, je te conseille de t'en aller au plus vîte, si-non je vais te faire étriller.

LE FIACRE.

Oui, Monsieur le Directeur; vous prenez le

mors aux dents; ah! ben, ben, je vas vous faire cabrer, moi.

FRANVILLE.

La Pierre! oh! la Pierre!

LE FIACRE.

Ah! palsangué, je me ris de la Pierre & de la Butte comme de Colin Tampon; mais, morgué, j'allons voir si vous vous rirez du Commissaire, vous, Monsieur le débaucheur; j'allons voir ça.

FRANVILLE, *le poussant.*

Oui, oui. Sors d'ici, toujours.

LE FIACRE.

Ah! ventrebleu, ne nous poussez pas, car je sommes rétifs, je vous en avertis, & je pourrions vous lâcher une ruade, en manière de salut.

FRANVILLE, *appellant toujours.*

La Pierre! viendras-tu donc, maraud?

LE FIACRE.

Eh! donc, eh! donc, note Bourgeois. (*Il fait comme quand on veut retenir des chevaux.*) Dia, dia, bride en main. Le Commissaire demeure ici devant, j'allons savoir la définition de ça.

(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

FRANVILLE, *seul.*

Au diable soit le maudit homme! & ce coquin de la Pierre, tenez, qui me laisse seul ici depuis ce matin, pour me faire une commission. Mais je n'en

reviens pas qu'ils ſoient partis tous, comme cela, ſans me rien dire! ils ſe ſont trouvés quatre, ils auront voulu profiter du fiacre pour s'en aller enſemble, ils ſont peut-être en bas dans ſon caroſſe; je m'en vas voir.

(*Comme il va pour ſortir, il eſt arrêté par le Commiſſaire qui entre.*)

SCENE XIV ET DERNIERE.

FRANVILLE, UN COMMISSAIRE *en Robe.*

LE COMMISSAIRE.

QU'EST-CE que c'eſt donc, Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt donc? l'on me fait des plaintes contre vous.

FRANVILLE.

Contre moi, Monſieur! à quel ſujet, s'il vous plait?

LE COMMISSAIRE.

A quel ſujet! mais à pluſieurs ſujets, Monſieur; l'accuſation eſt grave, je vous en avertis.

FRANVILLE.

Quoi! Monſieur; vous écoutez un coquin de Fiacre!

LE COMMISSAIRE.

Non, non, Monſieur; je n'écoute point un coquin de Fiacre, il s'eſt bien venu plaindre à moi; mais ce n'eſt pas là deſſus que je vous in-

terpelle de répondre, Monſieur. Il s'agit d'une affaire de plus grande importance.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur, je ne crois pas....

LE COMMISSAIRE.

Silence, Monſieur, laiſſez-moi parler! vous ne croyez pas... Vous débauchez des jeunes gens, & j'ai reçu des plaintes contre vous de toute une famille.

FRANVILLE.

De toute une famille.

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, de toute une famille. C'eſt au ſujet du nommé Euſtache Pointu; vous remettez-vous cela, Monſieur,

FRANVILLE.

Eh! Monſieur, l'on vous a trompé. Monſieur Euſtache Pointu le fils eſt un nigaud qui n'eſt bon à rien. Son père eſt un ivrogne, ſa mère une ridicule, & Monſieur l'Abbé, leur digne couſin, eſt un fou fieffé.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur; ne dites pas de mal de cette famille-là, je vous prie.

FRANVILLE.

Eſt-ce que vous y prenez intérêt, Monſieur?

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, beaucoup, exceſſivement, Monſieur.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur le Commiſſaire, ne feriez-

vous pas un peu parent? Je vous trouve un certain air de reſſemblance.

LE COMMISSAIRE.

Trouvez-vous cela, Monſieur?

FRANVILLE.

Ma foi, Monſieur, l'on ne peut davantage.... Je ne ſais ſi je vois trouble aujourd'hui, ou ſi j'ai l'œil enforcelé; mais tous ceux que j'ai vu ce matin m'ont paru ſe reſſembler.... Il n'y a pas juſqu'à ce maudit Fiacre à qui j'ai trouvé un air de...

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur, tout cela eſt bon pour la plaiſanterie. Mais l'affaire eſt grave, je vous ai déjà dit. La famille inſtruit contre vous, & je vous conſeille d'arranger cela.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur, je n'ai aucun tort, il m'eſt aiſé de vous en convaincre. Ils ſont tous venus me voir ce matin les uns après les autres, & je n'ai pris avec eux d'autre arrangement que de les inviter à dîner.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! Monſieur, pour vous donner les moyens de prouver votre innocence, je vais reſter auſſi, & nous dînerons tous enſemble.

FRANVILLE.

Ah! Monſieur, de tout mon cœur; mais où les prendre actuellement?

LE COMMISSAIRE.

Oh! oh! je les ferai bien retrouver, moi. Préparez-vous ſeulement à ſoutenir la confrontation.

FRANVILLE.

Ma foi, Monſieur, quand on voudra, je ſuis tout prêt.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! Monſieur, attention: vous voyez d'abord le Commiſſaire. (*Il ôte ſa robe & ſa perruque, il paroît ſous la capote du Fiacre. Il change ſa voix à meſure.*) Vlà le Fiacre, not' bourgeois. (*Il jette la capote.*) Voici Monſieur l'Abbé. (*Il tire d'une des poches la perruque de Pointu.*) Voici Monſieur Euſtache Pointu le père. (*Il tire de l'autre poche un bonnet de femme.*) Voilà Madame Poin, Pointu la mère. (*Il déboutonne l'habit d'Abbé, & laiſſe voir la veſte du beau Léandre.*) Monſieur, je ſuis le jeune homme dont auquel. (*Il ouvre la veſte, on voit le gillet de l'Allemand.*) Ly être la commiſſionnaire de la lettre, Monſir. (*Il tire de ſon gouſſet la contremarque du Souffleur.* Je viens, Monſieur, vous repréſenter le billet d'entrée que vous m'avez fourni pour ſavoir, Monſieur, ſi vous aviez beſoin de mon petit ſervice.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous qui m'avez ainſi promené toute la matinée. J'en ſuis enchanté. J'ai penſé vingt fois me douter de la plaiſanterie.

LE JEUNE HOMME.

Pardon, Monſieur. Mais l'extrême envie que j'ai de jouer la Comédie m'ayant déterminé à m'adreſſer à vous, j'ai voulu, comme je vous l'annonçois dans ma lettre vous mettre à même de m'eſſayer avant de conclurre; en conſéquence, je ſuis venu, avec ma proviſion d'habits dans une

voitûre, m'établir à votre porte. Je me suis présenté, & vous m'avez facilité vous-même mes travestissemens, en me logeant dans ce Cabinet qui s'ouvre sur la rue; je suis revenu alternativement sous differentes formes: c'est maintenant à vous de juger sous laquelle je pourrai vous convenir.

FRANVILLE.

Monsieur, je suis charmé de vous connoître; allons d'abord nous mettre à table, nous terminerons notre affaire ensuite, & j'espère que nous aurons sujet d'être contens tous deux.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, si le talent chez moi ne répond pas à la bonne volonté, souvenez-vous toujours du Proverbe:

ON FAIT CE QU'ON PEUT,
ET NON PAS CE QU'ON VEUT.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Réussir en tout genre, est un point difficile;
Mais pour être agréable, on doit se rendre utile.
Pour que la Scène amuse, il faut la varier;
Le soin de vos plaisirs est notre unique affaire;
Et voulant parvenir au bonheur de vous plaire,
Ce n'est qu'un jeu, pour nous, de nous multiplier.

FIN.